

(N^o. 26.)

JOURNAL
DES
DAMES ET DES MODES.

24 JUIN 1799.

L'INVALIDE (*traduit de l'anglois de Goldsmith*).

Il y a peu de mérite à se montrer ferme dans le malheur, quand on est encouragé par l'admiration et la pitié des hommes : la vanité suffit alors pour rendre courageux. Mais l'homme obscur qui brave l'adversité, sans avoir ni ami, ni admirateur pour le soutenir et le plaindre, celui-là est véritablement grand.

Voici ce qui a donné lieu à cette réflexion. Je rencontrai l'autre jour un pauvre homme que j'avois connu dans son enfance. Il mendoit aux environs de Londres, avec une veste de matelot et une jambe de bois. Comme je savois qu'il étoit honnête et industrieux autrefois, je voulus savoir comment il avoit été réduit à cette situation misérable. Après lui avoir donné quelques secours, je lui demandai ses aventures, qu'il me conta de la manière suivante :

„Quant à ce qui est de mes malheurs, j'aurois tort de me plaindre; car si je n'avois pas perdu une jambe, et que je ne fusse pas obligé de

*

mendier, je ne serois pas, Dieu merci, plus malheureux qu'un autre. Il y a Bill Tibbs, de notre régiment, qui a perdu ses deux jambes, et un œil par-dessus le marché; mais grâce à Dieu, j'ai été plus heureux que lui.

„Je suis né dans le Shropshire. Mon père étoit un journalier. Je n'avois que cinq ans lorsqu'il mourut. Comme il avoit souvent changé de lieu, on m'envoya de mon village dans un autre, et de cet autre dans un troisième, pour être élevé par la paroisse. J'avois quelques dispositions pour apprendre, et j'avois résolu de savoir lire; mais le maître de la maison d'industrie me mit un maillet à la main dès que je pus le tenir, et je passai là cinq ans assez doucement. Je n'avois que dix heures de travail par jour, et on me donnoit à manger et à boire pour mon ouvrage. Il est vrai qu'on ne me laissoit pas sortir de la maison, de peur que je ne me sauvasse; mais je pouvois courir partout dans la maison et dans la cour, et je ne m'ennuyois point. On me mit ensuite chez un fermier, où je me levois matin et me couchois tard. Je mangeois et je buvois bien. J'aimois mon travail; mais mon maître mourut, et il fallut chercher fortune ailleurs.

„J'allai de ville en ville, et je faisais le métier de manœuvre lorsque je trouvois de l'ouvrage. Quand je n'en trouvois point, j'avois faim. Un jour je traversois un champ, et je vis un lièvre au gîte. J'ai toujours cru que c'étoit le diable qui m'avoit mis dans la tête de lui jeter mon bâton. Quoiqu'il en soit, je tuai le lièvre et

comme je l'emportoïis, des garde-chasse arrivèrent, me saisirent, et me conduisirent au juge qui m'envoya à la prison de Newgate pour être déporté comme vagabond.

„On a beau dire du mal des prisons, moi je trouve qu'on y est très-bien. Newgate est une maison aussi agréable que j'en aie jamais vu. Je ne faisais rien, et j'avois toujours le ventre plein. Mais j'étois trop heureux là: cela ne pouvoit pas durer toujours. Au bout de cinq mois, je fus mis sur un vaisseau, avec deux cents camarades, et envoyé aux plantations. A notre arrivée, on nous vendit aux planteurs, et je fus engagé pour sept ans. On me mit au travail avec les nègres; et je fis mes sept ans fidèlement, comme il convient à un honnête homme.

„Quand mon tems fut achevé, je travaillai pour gagner ma traversée, et je revins en Angleterre, tout content de revoir mon pays, car je l'aimois. Je craignois d'être repris comme vagabond, ensorte que je n'allai pas dans les provinces. Je restai à Londres et dans les environs, pour y gagner ma vie comme je pouvois.

„Je me trouvois tout-à-fait heureux de cette manière de vivre. Mais un soir je fus arrêté par deux hommes qui travailloient pour la *presse*. On me donna le choix d'être soldat ou matelot. Je préférai de servir sur terre, et en conséquence, je fus embarqué pour la Flandres, où je me trouvai aux batailles de Val et de Fontenoi. J'eus le bonheur de ne recevoir qu'une seule blessure au tra-

vers de la poitrine, et le médecin du régiment me tira bientôt d'affaire.

„La paix vint, et je fus réformé. Je ne pouvois plus travailler, parceque ma blessure me gênoit; ensorte que je pris le parti de m'enrôler au service de la compagnie des Indes. J'ai fait la guerre là-bas, et je me suis battu contre les françois dans six batailles rangées. Je suis parfaitement sûr que si j'avois su lire, j'aurois été fait caporal. Je devins malade, et j'eus mon congé. Je revins en Angleterre avec quarante guinées dans ma poche. C'étoit au commencement de la guerre d'Amérique. Comme on avoit besoin d'hommes, je fus jugé propre à servir dans la marine.

„Le contre-maître me trouva la tête dure. Il dit que certainement je savois très-bien le métier de matelot, mais que je m'en cachois par malice. J'avois beau protester devant Dieu, que je ne connoissois pas le travail de la mer, il me battoit toujours pour me l'apprendre. Mais j'avois mes quarante guinées, et cela me consolait d'être battu. Cet argent là, je l'aurois encore, si notre vaisseau n'avoit pas été pris par les françois.

„Notre équipage fut mené à Brest. Un grand nombre d'entre nous y périt faute d'être accoutumé à vivre en prison; mais moi j'y étois fait, et je me portois bien. Une nuit que je dormois sur le lit de camp, et enveloppé d'une couverture, parceque j'ai toujours aimé à être bien couché, je fus éveillé par un de mes camarades qui avoit une lanterne à la main, et qui me dit : „Jacques, veux-tu assommer les sentinelles ? „ — Je lui dis en me

frottant les yeux : „je le veux bien.„ — „Eh bien lève-toi ; je crois que nous ferons quelque chose.„ — Je me levai. J'attachai ma couverture autour de moi : c'est tout ce que j'avois en fait d'habillemens ; et je descendis pour assommer les françois.

„Nous n'avions point d'armes, mais le courage y suppléoit ; en conséquence, au nombre de neuf nous sautâmes sur les deux sentinelles : elles furent désarmées et assommées en un clin d'œil, et nous décampâmes jusque vers le quai, où nous nous emparâmes d'un canot, et nous prîmes le large. Nous rencontrâmes un corsaire anglois qui nous reçut à son bord. Au bout de trois jours, le corsaire fut chassé et atteint par une frégate françoise. Il fallut se battre. Elle avoit quarante canons, et nous vingt-trois. Le combat dura trois heures ; et je crois réellement que nous l'aurions prise, si tous nos gens n'avoient été tués ; mais malheureusement, comme elle alloit amener, nous perdîmes notre dernier homme.

„J'aurois mal passé mon tems si j'avois été ramené à Brest ; mais par le plus grand bonheur, la frégate angloise la *Vipère* nous rencontra, et nous reprit. Je ne dois pas oublier de vous dire que dans ce combat je fus blessé à deux endroits : j'eus quatre doigts de la main gauche emportés, et la jambe aussi. Ah ! si j'avois eu le bonheur d'être blessé comme ça sur un vaisseau de Roi, j'aurois mes invalides à Greenwich ! mais je ne fus pas si heureux. Il y a des gens qui viennent au monde avec une cuillère d'argent à la bouche, et d'autres avec une cuillère de bois. Mais c'est

égal, je me porte bien, Dieu merci! et vive la joie!,,

Sur l'excellent naturel des chiens. (Suite).

Les historiens qui ont décrit les qualités brillantes, et tracé les exploits d'Alcibiade, n'ont pas dédaigné de nous parler d'un chien qu'il avoit; il étoit, disent-ils, d'une singulière beauté, et d'une force surprenante. Nous l'appellerons ici *Queue-coupée*, parceque son maître la lui fit couper en effet; il vouloit par-là détourner l'attention des Athéniens de dessus le gouvernement: et il y réussit dans le moment même où le peuple inquiet et volage avoit le plus grand intérêt de s'en mêler, et d'examiner la conduite de ses chefs.

Il importe fort peu, dira-t-on, que la queue de tel et tel chien ait été coupée. J'en conviens; mais cette anecdote indifférente au premier coup-d'œil, ne laisse pas que de nous donner une instruction en passant; et il est fort bon de s'instruire: elle prouve l'inconcevable légèreté de la multitude, qu'on trompe toujours et qui prend facilement le change sur ses plus chers intérêts.

Considérant les objets par le côté moral, si intéressant à tout égard, d'autres auteurs nous font connoître une action de courage de la part de ce chien célèbre; elle est remarquable par les circonstances qui l'accompagnent.

Un jour il fut assailli près d'Athènes, par quatre ou cinq voleurs à la-fois; les brigands vouloient

le dépouiller d'un superbe collier d'or massif où étoit gravé son nom et celui de sa demeure; mais la tentative n'aboutit qu'à leur honte. *Queue-coupée* se jeta sur les coquins, dont trois prirent la fuite. Quant au dernier, il ne lui fit aucun mal; mais le saisissant fortement par le poignet, il le conduisit à son maître, qui apprit, par les gens attroupés, ce qui venoit de se passer.

Ne seroit-on pas tenté de croire, à la lecture de ce trait, que le chien du fameux disciple de Socrate, cherchoit à imiter en quelque sorte le grand homme à qui il appartenoit?

Voici un autre trait bien digne d'être rapporté, et que Cornelius-Nepos a cependant négligé de citer. Pharnabaze, principal ministre du Roi de Perse, fit indignement assassiner Alcibiade, à l'instigation de Lysandre, tyran d'Athènes. Trop confiant, et se croyant en sûreté sous la garde des lois saintes de l'hospitalité, l'illustre Grec tomba percé d'une grêle de traits; des assassins apostés les lui décochèrent, après avoir incendié sa maison d'où il s'échappoit, moitié nud, à travers les flammes.

Son chien fidèle, qui l'avoit suivi, et qui portoit à sa gueule un paquet de lettres importantes, fut pareillement couvert de blessures. Bien que mourant lui-même, ce généreux animal s'efforçoit d'arracher les flèches enfoncées dans le corps de son maître étendu et baigné dans son sang: tandis que d'une autre part, Périmanare, l'amie inséparable du héros trahi, détachoit sa robe, afin de couvrir ses restes et de lui rendre les derniers devoirs.

Un chien aimoit singulièrement l'huile, et dès qu'il pouvoit en trouver à sa portée, il n'en laissoit pas une seule goutte. Cependant les vases où l'on renferme d'ordinaire cette liqueur onctueuse, contrarioient souvent ses appetits gloutons, et il jouoit le rôle de compère le Renard, chez commère la Cigogne ; c'est-à-dire qu'il étoit réduit à lécher le goulot de la bouteille. Cependant il savoit fort bien remédier à cet inconvenient, ainsi qu'on va le voir.

Un jour que la cuisinière de la maison avoit fait des provisions d'huile, elle en porta une pleine cruche dans la dépense, et s'en alla sans songer à la boucher ; ce fut une bonne aubaine pour notre amateur. Se voyant seul, il monta sur une escabelle voisine, posa une patte légère sur le vase au large ventre, et par le moyen de sa langue qu'il alongeoit d'un pied, et qu'il retiroit soudain toute humectée, il se régala à loisir.

Mais à force de puiser à la source, elle diminua bientôt ; observez d'ailleurs, que le museau de Dom léchard étoit d'un autre calibre que l'embouchure, et que quelque effort qu'il pût faire, il ne lui fut point possible de se mettre au large.

Il seroit difficile d'ajouter foi à ce que l'on raconte de la ruse de cet animal, si Plutarque, historien grave, ne le confirmoit. Voyant que les eaux étoient trop basses pour y boire aussi facilement qu'il le désiroit, le gourmand imagina un expédient assez ingénieux pour les faire remonter à sa mesure ; il alla chercher quantité de cailloux dans le jardin, et les laissa tomber graduellement

dans la cruche. Par ce moyen adroit, ayant fait refluer bientôt à pleins bords le doux jus de l'olive, il s'en donna tant, qu'enfin il ne resta bientôt plus au fond que le marc grossier.

Si ce trait de friponnerie n'est pas à la gloire de la gent canine, il prouve du moins un instinct qui approche fort de la raison. Au demeurant, il en est des animaux ainsi que des hommes; l'éducation fait beaucoup. Le chien prend les bonnes ou mauvaises qualités du maître chez qui il vit. Dans la maison du riche dédaigneux, il est rogue, gourmand, paresseux, et mord les jambes du plébéien mal vêtu. A la campagne, il est vigilant, sobre, laborieux. Là où règne la bonhomie, il est caressant, débonnaire, et plein de reconnoissance. On peut en un mot juger du maître, par le chien qui l'accompagne.

Dryden, célèbre comédien anglois, aimoit beaucoup à voyager à pied; dans ses momens de loisir, il s'éloignoit quelquefois de vingt cinq à trente lieues de la ville de Londres, et il alloit visiter les châteaux circonvoisins, où il étoit reçu avec cette distinction que mérite le talent et l'urbanité des mœurs.

Comme il n'est pas rare de rencontrer sur les routes d'Angleterre, de ces gens officieux qui font profession de dévaliser les passans, notre comédien menoit souvent avec lui un gros lévrier, nommé Dragon; un matin qu'il traversoit des bois pour se rendre chez mylord Harley, un gueux vint lui demander l'aumône; il donna aussitôt un schelling à ce gueux. Un second mendiant présente la

même requête, il obtient le même secours ; un troisième porte-mandille paroît encore, un autre schelling lui est pareillement départi. Enfin deux autres coquins ayant une longue barbe blanche, une jambe de bois et contrefaisant les muets, défilent à leur tour, clopin-clôpan sur des béquilles ; les marauds riant sous cape, font un signe de détresse en tendant leur chapeau ; et deux bonnes pièces d'argent y tombent aussitôt.

Dryden s'imaginant que cette vermine pleuvoit des arbres, ou sortoit de terre, regarde autour de lui avec inquiétude. Comme il se retournoit, un des muets prétendus lui met un pistolet sur la gorge, et s'énonçant très-distinctement, il lui dit d'un ton effronté : *C'est la bourse toute entière qu'il nous faut, ou bien.....* Le geste étoit expressif, et la bourse lui est livrée sans autre préambule. L'autre muet à qui la parole revient aussi, demande l'heure qu'il est ; le voyageur entend à demi-mot, et il abandonne sa montre sans difficulté.

Dans cette conjoncture délicate, notre comédien éprouve un grand embarras ; il se fondoit beaucoup sur Dragon : mais le premier mot lâché engageoit la bataille ; et rien de si prompt qu'une amorce ; rien de si brutal que ce vilain plomb qui la suit. La partie en outre n'étoit pas égale ; cinq hommes armés jusqu'aux dents contre un seul sans armes ! D'ailleurs ne pouvoit-il pas y avoir de la garnison derrière quelque gros chêne ?

Tout bien examiné, Dryden est résolu de laisser jusqu'à son habit, plutôt que de se faire tuer. Il se trouva bientôt réduit à cette dure extrémité.

Voyant l'heureux succès de leur expédition , les trois autres brigands lui ordonnent de vider ses poches , de mettre casaque à bas , et de livrer tout ce qu'il a sur lui.

Qui veut trop avoir, dit le proverbe , *finit par perdre ce qu'il a*. Dryden accepte le traité , car la raison du plus fort est toujours la meilleure ; mais il sollicite une exception en faveur d'un souvenir garni en or et orné de peintures qui lui sont chères. Les voleurs insatiables s'écrient tout d'une voix : *Goddam ! il nous faut tout !*

A ces mots , le voyageur indigné prend décidément la résolution de périr afin de conserver des images précieuses qui lui rappellent une épouse accomplie et un jeune fils , mort depuis peu de mois. Coquins ! leur signifie-t-il , vous n'aurez point ce bijoux ou vous m'ôterez la vie ! A moi , Dragon ! Par une docilité singulière , cet animal étoit demeuré spectateur tranquille du dépouillement de son maître , tant qu'il n'en avoit point reçu d'ordre. A sa voix c'est un lion ; il fond sur les scélérats. Cinq coups de pistolet partent soudain , les épées sont tirées , et un nœud coulant est passé au col du lévrier , afin de le mettre hors de défense.

Dryden est blessé , mais seulement à la main et sans danger. Voyant les cinq gueux occupés tout autour du seul Dragon qui les dépéçoit d'une rude manière , il s'évade et fuit à toutes jambes ; il gagne en cinq minutes le grand chemin ; il entre dans une auberge où buvoient quatre bûcherons , et conte son aventure ; chacun y prend une part très-active. Ce qui me fait le plus de peine , leur

avoue Dryden, c'est un bijou auquel je suis singulièrement attaché ; c'est mon chien aussi. Eh bien, reprennent les bûcherons, munis de larges coignées, allons-y ; nous abattons les bras, et nous fendrons la tête à ces coquins-là !

La petite troupe bien résolue, se met vite en marche. A peine eut-elle fait trois cents pas, que Dragon parut. Il étoit couvert de blessures et tout sanglant ; un tronçon d'épée lui sortoit de l'épaule gauche ; il avoit la tête toute brisée, et il trainoit un reste de corde pendue à son cou. A cet aspect son maître est transporté de fureur ; il ne respire vengeance. La pauvre bête le caresse, et semble lui annoncer, en le suivant, que les brigands sont vaincus, et qu'il peut venir reprendre les effets qu'ils lui ont volé.

Arrivé au lieu de l'attaque, quelle fut la surprise de Dryden ! Deux des bandits étendus morts ; le troisième tout défiguré et pansant ses plaies ; quant aux deux autres, ils étoient occupés à dépouiller leurs camarades, et faisoient les paquets. Pour lors il se fit un miracle ; les deux gueux qui avoient une béquille, la jettent de côté, ainsi que leur jambe postiche, et ils s'enfuyent comme des cerfs au milieu des broussailles. Ils ne purent aller loin ; ayant été incontinent rattrapés par les brûcherons, le gibet fut la juste récompense de leur crime.

C'est ainsi qu'un chien sut braver, seul, cinq hommes armés ; il en tua deux ; en mit trois hors de combat, et sauva la vie à son maître. Le courageux Dragon ne survécut pas longtems à cett

glorieuse action; il mourut un mois après, non des coups de pistolet, quoiqu'il eût reçu cinq balles dans le corps, mais d'une enflure survenue à la gorge par le serrement de la corde avec laquelle les voleurs avoient voulu l'étrangler.

P A R I S.

*Proposition d'un mariage extrêmement avantageux : à la plus belle ? Non pas ,
A la plus sage et à la plus douce ; car une femme sage et douce est toujours belle.*

Citoyennes.

Je ne suis ni jeune ni vieux, c'est-à-dire, que j'ai deux ans de moins qu'on doit avoir pour songer à se marier, selon Aristote (*). J'avois autrefois de la fortune ; mais ayant eu la sottise de la placer sur des gens de mauvaise foi, il ne me reste plus que quelques espérances; et, comme dit le burlesque écuyer du chevalier de la triste figure, celui qui pour se chauffer attend les souliers d'un mort, court de grands risques d'aller nuds pieds. Je suis d'une taille médiocre; mais assez bien fait, dit-on; et pour mon âge, je suis encore leste; mes trente-deux dents sont toutes dans leurs alvéoles, et l'on peut même dire qu'elles sont encore assez belles. Mes cheveux sont châains et fort épais, et mon menton est ombragé par une barbe très-noire. Mes yeux, m'a-t-on dit souvent,

(*) Trente-sept ans.— *Aristote, politiq. L. VII, ch. XVI.*

sont bleus ; moi j'avoue qu'ils sont un peu gris, du moins ils me paroissent tels, car je suis de bonne foi.

Voilà je crois un signalement auquel il ne manque rien. Parlons maintenant de l'esprit. Oh! sur cet article est-il permis, aimables citoyennes, de parler de soi? — „Eh! sans doute, citoyen, lorsque des circonstances impérieuses nous y forcent.,,

Bien : j'avouerai donc que tous ceux qui jadis venoient dîner chez moi, disoient, en sablant mon vin, qu'ils trouvoient exquis, délicieux, que toutes les paroles qui sortoient de ma bouche étoient exquises et délicieuses aussi. Je peux donc croire, d'après cela, qu'alors j'avois au moins un peu d'esprit; mais comme je ne vois plus ces bons, francs et loyaux amis, (et je ne sais pourquoi) je ne puis dire ce qu'ils pensent maintenant sur cet article; néanmoins je suis tenté de croire que quoique ruiné, je n'ai pas pour cela subi la métamorphose des compagnons d'Ulisse : eh ! pourquoi n'aurois-je pas aussi de l'amour-propre ? Tout le monde en a sa petite dose, et je serois le seul qui n'en eût pas ? Mon perruquier, lui-même, qui jadis ne savoit faire que des perruques, en a bien, et tiendrait tête sur toutes les sciences à nos savans savantissimes : la politique surtout, c'est son fort. Hier encore ce bon citoyen s'affligeoit; (car il est aussi bon géographe que politique) lorsque me demandant des nouvelles, je lui appris qu'une flotte Anglo-Maroco-Turco-Russe, avoit remonté le Qualdaquivir jusqu'à Strasbourg, et que maintenant cette ville étoit assiégée par mer et par terre,

et qu'on craignoit beaucoup qu'elle ne fût prise, si Buonaparte, qui est maintenant à Quebec, capitale de l'Ethiopie, ne pouvoit pas arriver assez à tems pour faire lever le siège; mais je l'affligeai bien davantage encore, quand je lui appris que j'avois proposé de mettre un impôt sur les têtes à perruques, et qu'on avoit adopté mon idée. En ce cas, vous serez cause de ma ruine, citoyen, me répondit-il. (Ne riez pas, citoyennes, cet impôt produiroit plus qu'on ne pense. Jetez les yeux autour de vous, réfléchissez, et vous conviendrez que j'ai raison.) Mais revenons à notre objet, et laissons les têtes à perruques tranquilles.

Quant à ce qui regarde les qualités du cœur, c'est par elles que je brille; et pour vous le prouver, citoyennes, il suffira de vous dire que le mien est si sensible, que je pleure en jettant seulement les yeux sur le titre d'une tragédie, pourvu cependant qu'elle ne soit pas de***** car alors je bâille, je bâille, je bâille à m'avalier les poings: oui, les apothicaires devoient lui intenter un procès. Hé! pourquoi? direz-vous.— Pourquoi? c'est que depuis qu'il écrit, ces respectueux citoyens vendent moitié moins de narcotiques qu'auparavant. Parlons maintenant du *doux* objet que je cherche. Je désirerois que ce fût une aimable veuve de quinze à quatre-vingts ans; „mais veuve ou non, qu'importe“, me dira-t-on:

Vraiment si, cela importe beaucoup; et pour ce, j'ai de *prodigieuses* raisons. — „Nous ne les devinons pas., — Bon, vous souriez, citoyennes: au reste, si lors de notre première entrevue vous

voulez une longue explication sur cet article, vous l'aurez; je souhaiterois que ladite veuve m'apportât de quatre à cinq mille francs de rente; car, malgré que je sois déjà extrêmement amoureux d'elle, je n'ose assurer que cet amour soit d'un tempéramment assez robuste pour se soutenir longtemps en faisant diète; je serois charmé que cette belle eût de l'esprit; mais qu'elle l'ignorât, et surtout qu'elle ne fit pas de vers; car alors il faudroit qu'elle m'apportât au moins 2000 écus de rente de plus pour me décider à l'épouser. Une muse, bon dieu! c'est trop sublime pour moi; il lui faudroit un teinturier, et je ne le serais pas; ladite citoyenne en prendroit un ailleurs, et bientôt j'aurais du mariage par-dessus la tête; et comme je suis chatouilleux sur cet article, il faut prévenir le mal, et sur-tout un mal tel que celui-ci, qui est *incurable*. Et le ménage donc, hélas! comme il iroit! tandis que ma chère épouse chercheroit des rimes! Dût-on rire de moi, je pense comme le bon Chrisale (*). Si ma future aimoit la campagne, je serais au comble de la joie, et nous irions tous deux *roucouler* aux champs; car j'aime singulièrement les *ruisseaux argentés* qui *gazouillent*, et les *oiseaux* qui *murmurent*. Ai-je bien dit? Enfin, toutes ces jolies choses sassées et resassées depuis trois mille ans, et que surtout nos *Gesner* modernes nous font tant desirer de voir lorsqu'on lit leurs immortelles productions. Des gens d'un caractère

(*) *Femmes Savantes* de Molière.

ractère froid, pour me dégoûter, sans doute, de cette vie champêtre, critiquent ces faiseurs d'Idylles, etc. etc., et disent que si ces citoyens voyoient de près les *réelles* bergères des Alpes ou autres, leur imagination se calmeroit bien vite lorsqu'ils s'apercevraient que ces beautés divines, ces nymphes des bois ont plutôt l'odeur du bouquetin et du chamois, que celle du lis, de la rose, du jasmin, etc. etc. etc. ; quoiqu'ils en disent, rien ne me détournera de mon goût pour la campagne ; et il est tel, qu'il me semble déjà me voir avec ma houlette et mon chien, jouant du flageolet sur le bord d'un ruisseau émaillé de fleurs, pour amuser ma tendre bergère. J'ai déjà pris beaucoup de leçons de cet instrument, et j'ose dire que j'en jouerai bien : je pense, citoyennes, que ce talent en vaut bien un autre. Je ne donne point encore mon adresse, parce que je craindrais qu'un parti aussi avantageux que celui que je propose n'attirât une trop grande foule chez moi, et que cela n'occasionnât entre les belles une guerre aussi sanglante que celle de Troye.

M O D E S P A R I S I E N N E S.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N^o. 27.)

Coiffure à l'antique.

Les cheveux seuls font les frais de cette coiffure, qui, pour cela, n'est pas très-économique, puisqu'il n'y a plus de naturels que des cheveux

très-courts, et qu'on n'emploie actuellement en per-
ruques que des cheveux très-blonds. — Cette ma-
nière de se coiffer a été déjà adoptée par un grand
nombre de nos élégantes parisiennes. (Elle a beau-
coup d'analogie avec la coiffure à l'Egyptienne dont
nous avons donné le modèle dans notre N^o. 6.)

Le spencer est une variation de ceux que nos
élégantes ont emprunté des hussards. L'ample re-
vers, que l'on nomme à schall, le différencie des
spencers ordinaires.

Les rubans rayés reparoissent en violet et en
capucine, mais les rayures en sont nuancées, et
plus larges que dans leur origine.

Les fleurs sont moins communes, si l'on en
excepte les petites guirlandes en marguerites rose-
pâle, ou couleur de chair.

On voit quelques chapeaux jonquille.

Pour faire la critique des *rideaux* de dentelle,
quelques élégantes se sont fait des voiles en sim-
ple linon.

C O S T U M E D E S H O M M E S .

Un habit noir, avec paremens et collet de ve-
lours violet, un gilet blanc bordé en noir, et as-
sez dégagé pour laisser appercevoir un gilet de sa-
tin bleu, et le plissé d'une chemise de batiste; un
chapeau rond à haute forme presque pointue, une
culotte longue couleur de chamois, des petites bot-
tes rondes, des cheveux à la *Titus*, que rejoignent
deux larges *nageoires* bien noires, fût-on blond;

un bambou sur-tout, un bambou à la main. Tel est le costume de nos élégans les plus recherchés. Ce costume est bien simple; sa simplicité le soutiendra longtems.

SPECTACLES DE PARIS.

L'opéra d'*Adrien*, annoncé depuis longtems, vient enfin d'être représenté; et le succès le plus brillant a justifié tout ce qu'on avoit dit d'avance de cet ouvrage.

De tous les historiens qui ont traité la vie des Empereurs, Spartien est le seul qui ait donné quelques détails sur celle d'Adrien, dont il étoit contemporain, encore sont-ils très imparfaits. On n'y trouve que le trait suivant, digne d'être remarqué : Adrien déjà désigné César, ayant été chargé de conduire les troupes romaines contre les Parthes, remporta nombre de victoires sur eux, et fit prisonnière la fille d'Osroès, ou Cosroès, leur Roi. Quelques années après, la mort de Trajan mit l'empire entre les mains d'Adrien, qui pour cimenter la paix avec les Parthes et assujettir davantage la tranquillité des provinces d'Asie, brisa les fers de la fille de Cosroès et la renvoya à ce prince.

Tel est le sujet qui a servi de fond à l'opéra d'*Adrien* du célèbre Métastase, dont le plan a été fidèlement suivi par le citoyen Hoffman. On peut dire que l'auteur italien avoit été obligé de tout

créer. Dans le poëme françois qui ne diffère de celui de Métastase que par la suppression d'un rôle très-défectueux, et par l'arrivée de Sabine, placée au premier acte dans Métastase, et au second dans l'opéra nouveau, le sujet offre le développement suivant: Adrien, vainqueur des Parthes, reçoit à Antioche, capitale de la Syrie, les honneurs du triomphe. Il est épris des charmes d'Emirène sa captive, fille de Cosroès: il a fait également prisonnier Pharnaspé, amant d'Emirène, et Cosroès sous les habits d'un simple soldat, s'est mêlé parmi ceux qui composent la suite de Pharnaspé, et a suivi sa famille dans le camp d'Adrien. Celui-ci offre sa main et promet l'Empire à Emirène, qui lui déclare l'amour qu'elle a pour Pharnaspé. Cosroès arme en secret contre Adrien: un combat s'engage; les Parthes sont vaincus.

Cependant Sabine qu'Adrien doit épouser, Sabine, fille de Trajan, aborde en Syrie; la joie qu'elle a de revoir César se convertit en une fureur jalouse, lorsqu'elle le sait épris d'Emirène. Cette captive lui révèle l'amour qui l'unit à Pharnaspé; Sabine offre de protéger leur fuite jusques dans leur patrie; elle désigne à Pharnaspé le chemin qu'il doit prendre. Cependant Cosroès introduit sous les murs d'Antioche un parti déguisé en soldats romains; ses coups mal dirigés n'ont porté que sur celui qui accompagnoit Adrien, et Pharnaspé arrêté dans sa fuite, est pris pour le meurtrier: mais Emirène a vu le coupable se cacher, elle indique sa retraite pour éviter à son amant la mort à laquelle il est destiné. Le coupable paroît,

c'est son père. Enfin au moment de sévir, Adrien reprend un empire glorieux sur lui-même, unit Emirène et Pharnaspé, les renvoie libres ainsi que Cosroès, et fait préparer son hymen avec Sabine.

L I V R E S N O U V E A U X .

Claire d'Albe, par Mad. ***... 1 vol. in 12.

Rien de plus simple, mais rien de plus attachant que l'intrigue de ce roman, qu'il est impossible de lire sans que plus d'une fois on sente couler ses larmes.

Claire a perdu sa mère, Claire est bien jeune encore, et c'est son père qui se charge de son éducation. Avant de mourir, il veut l'établir et la marie à M. d'Albe : c'est un vieillard sexagénaire qui épouse une jeune personne de 19 ans. M. d'Albe se retire à quelques lieues de Tours, avec sa femme, dont il a deux enfans, un garçon et une fille. Là il surveille une manufacture considérable dont il est propriétaire. Là Claire d'Albe soigne son époux, ses enfans et tous les malheureux du pays pour lesquels elle a fondé un hospice. C'est de cette retraite, où elle s'est enfermée à vingt-deux ans, qu'elle écrit à Elise son amie.

Passons sur les détails de sa vie solitaire, sur le bonheur dont elle jouit en faisant celui de son époux, sur la description charmante qu'elle fait des beaux lieux qu'arrosent le Cher et la Loire : arrivons au moment où l'intérêt du roman commence.

M. d'Albe vient de faire un voyage à Lyon et

ramène chez lui un de ses parens nommé Frédéric. C'est Claire d'Albe qui va en faire le portrait, „Ce jeune homme est bien intéressant. Il a toujours habité les Cévennes, et le séjour des montagnes a donné autant de souplesse et d'agilité à son corps, que d'originalité à son esprit et de candeur à son caractère. Il ignore jusqu'aux moindres usages. Si nous sommes à une porte, et qu'il soit pressé, il passe le premier. A table, s'il a faim, il prend ce qu'il desire sans attendre qu'on lui en offre. Il interroge librement surtout ce qu'il veut savoir, et ses questions seroient même souvent indiscrettes, s'il n'étoit pas clair qu'il ne les fait que parce qu'il ignore qu'on ne doit pas tout dire., On ne voit là qu'une espèce d'*ingénu*; mais je dois ajouter qu'à la taille la plus avantageuse il joint une figure charmante.

M. d'Albe est plein de bonté pour Frédéric. Il sent qu'il a besoin de conseils, et veut que ce soit sa femme qui lui en donne. Claire d'Albe se trouve donc sans cesse avec Frédéric qui ne tarde pas à s'appercevoir de tous les agrémens de sa directrice. Mais ce qui le charme surtout en elle, ce sont ses vertus, c'est sa candeur aimable et son extrême sensibilité. Claire s'accoutume aisément à la société de Frédéric, et l'on a déjà deviné que la présence du jeune homme est devenue pour elle un besoin.

Seroit-elle inquiète de l'intérêt que Frédéric lui inspire? Non, c'est de l'amitié, de l'amitié toute simple. Si elle ne craint pas pour elle-même, elle commence pourtant à craindre pour lui. Elle a re-

marqué de
expression
Adèle de
venir pass
la voyant.
ce mariag
d'aimer.
bord pré
lie figure
l'impress
bientôt.
Un
d'Albe
voulo
pour F
C'
ce et
ses t
pour
le co
lutte
E
le, il
Claire
ration
de F
s'agge
devoi
qu'El
le pe
mal
la n

marqué dans ses regards , dans ses discours une expression. Elle songe à le marier, et invite Adèle de Raincy , jeune personne très-agréable, à venir passer quelque tems chez elle : Frédéric, en la voyant, ne pourra manquer d'en être épris, et ce mariage fixera un cœur que tourmente le besoin d'aimer. Les projets de Claire d'Albe semblent d'abord prêts à se réaliser, mais Adèle n'a qu'une jolie figure; elle n'a point la belle ame de Claire; et l'impression qu'elle a faite sur Frédéric s'efface bientôt.

Une circonstance particulière révèle à Claire d'Albe le secret de ses propres sentimens. Elle vouloit se persuader qu'elle n'avoit que de l'amitié pour Frédéric, elle a reconnu que c'étoit de l'amour.

C'est dans le roman qu'il faut voir la naissance et les progrès de la passion de Claire d'Albe, ses tourmens, ses remords, les efforts qu'elle fait pour résister au penchant qui la domine, et tout le courage, toute la vertu qu'elle déploie dans une lutte si pénible et si dangereuse.

Elle a triomphé. Frédéric n'est plus chez elle, il s'est rendu à Paris auprès d'Elise, l'amie de Claire, la confidente de ses pensées. Cette séparation nécessaire, mais douloureuse, met les jours de Frédéric et de Claire en danger. Leur état s'aggrave par les précautions que M. d'Albe a cru devoir prendre. Il est instruit de tout et il veut qu'Elise n'entretienne Claire de son amant qu'en le peignant comme infidèle. Frédéric apprend la maladie de Claire: il sait que „déjà les ombres de la mort voilent son visage.,, Il n'est plus possible

de le retenir à Paris, il est revenu à Tours, il est auprès de Claire. Il l'a trouvée aux approches de la nuit, dans son jardin, sous l'ombre des peupliers qui couvrent l'urne de son père, et là, égaré par l'amour, enivré de la présence de l'objet qu'il adore, rassemblant ses forces, profitant de la foiblesse de Claire, il lui fait perdre en un instant tout le mérite de „plusieurs mois de combats et de victoires.,, Cet instant a décidé du sort de Claire: elle ne survit pas à sa faute involontaire. Son mari la cherchoit : il la voit étendue sur le marbre et aussi froide que lui. „Quant à Frédéric, il a fui les regards de M. d'Albe, et toutes recherches pour le découvrir ont été infructueuses. On a remarqué seulement,, qu'aux funérailles de Claire un homme avoit suivi le convoi dans un profond silence: qu'au moment où l'on avoit posé le cercueil dans la terre il avoit tressailli, s'étoit prosterné la face contre terre, et qu'aussitôt que la fosse avoit été comblée il s'étoit enfui en s'écriant: A présent je suis libre: tu n'y seras pas longtems seule.,,

Ce roman est l'ouvrage d'une femme, et il n'est point d'homme qui ne pût se féliciter d'en être l'auteur. Depuis *Adèle de Senanges*, c'est le plus agréable et le plus touchant que j'aie lu.

A N E C D O T E S.

On a dit que la vengeance étoit douce. Oui, pour une ame foible, et incapable de supporter l'injure.

Le fanatique Telton, qui tua le duc de Buckingham, favori de Charles II, Roi d'Angleterre, étoit si vindicatif, qu'ayant un jour appelé en duel un gentilhomme qui l'avoit offensé, et croyant que la qualité de son ennemi lui feroit peut-être refuser le cartel, il lui envoya d'abord en même tems un de ses doigts, qu'il se coupa lui-même. Je veux, disoit-il, qu'il sache de quoi est capable, pour venger une injure reçue, un homme qui peut se mettre lui-même par morceaux.

Un homme, qui venoit d'avoir une querelle contre un de ses voisins, tomba malade si dangereusement qu'on n'en espéroit plus rien. Son ennemi l'apprend, va chez lui, demande à le voir; et sur ce qu'on lui dit qu'il est à l'extrémité, court vite dans sa chambre, en disant tout bas: Il ne mourra que de ma main. Arrivé près de son lit, il lui donne un coup de poignard, et se sauve. Le malade perdit une grande quantité de sang; mais cette perte lui fut salutaire, et lui rendit la vie et la santé.

Un autre individu apprend, au bout de dix ans, que son ennemi, qu'il cherchoit, va partir pour les Indes. Il court aussitôt s'embarquer avec lui, le suit par-tout, se saisit du moment où il le trouve sans défense, et l'assassine.

Un fameux usurier, qui voyoit tous les jours ses profits diminuer, alla trouver un célèbre prédicateur pour le prier de prêcher vivement contre l'usure. Celui-ci, qui le croyoit converti, lui dit, d'un ton saintement animé: Ah! mon frère, que je me réjouis de ce que la grace opère dans votre

cœur! Vous n'y êtes pas, lui répondit froidement l'usurier. Je vous fais cette demande, parce qu'il y a tant d'usuriers dans la ville, que je ne gagne rien : si vous pouviez les corriger par vos prédications, tout le monde viendrait à moi.

Un autre usurier, ou peut-être le même, étoit à l'article de la mort. Son confesseur l'exhortoit de son mieux, et pour rendre son exhortation plus pathétique lui montrait un crucifix. Le moribond le regarde fixement. Son confesseur, qui le croit touché, lui présente ce crucifix qui étoit d'argent. Le malade le soulève, et dit, en le rendant: „Monsieur, je ne puis pas prêter grand'chose là-dessus., On pourra conclure de ce fait, que l'on meurt comme l'on a vécu.

P O E S I E.

Extrait d'un petit poëme intitulé: les Visites.

. Mais par quelle faveur
 Une femme vient-elle embellir ma retraite?
 — Madame, asseyez-vous. — Ah! je suis indiscrete.
 — Devez-vous le penser? — Pour moi, depuis six ans,
 L'Hymen a de l'Amour tous les soins complaisans.
 Epouse, j'aspirois à me voir bientôt mère,
 Je le suis. M'accordant une grâce si chère,
 Le ciel voulut encor me donner un enfant
 Vif et doux à-la-fois, gai, sensible, charmant,
 Un enfant dont mon cœur jamais ne se sépare,
 Le portrait de son père. — Eh! mais, c'est assez rare.
 — Mon époux, obligé de quitter ses foyers,
 Dans plus d'une campagne à suivi nos guerriers;

Il tenoit en dépôt la caisse militaire.

— Poste d'autant meilleur, que l'on marche derrière.

— Il revient dans trois jours. Pour cet heureux moment,

Si vous vouliez me faire un petit compliment,

Ma fille l'apprendroit. Je vous répons d'avance

De sa facilité, de son intelligence:

Hier, sans hésiter, elle nous récitait

Cendrillon, Barbe-Bleue et le Petit-Poucet.

— Sans doute on ne sauroit mieux orner sa mémoire

Madame, et de *Perrault* c'est consacrer la gloire.

Mais je n'approuve pas, je le dis franchement,

Que vous veuillez avoir un petit compliment.

Votre enfant, dites-vous, est gai, doux et sensible,

Eh! laissez-le parler. Il seroit très-possible

Qu'ému par la nature, inspiré par son cœur,

Il eût dans le moment plus d'esprit qu'un auteur.

Votre époux paroît-il, que sa fille l'embrasse!

Que sur le sein d'un père elle-même se place!

Que ses bras caressans, passés autour de lui,

Peignent la jeune vigne implorant un appui!

Son silence, sa voix, tout en elle a des charmes.

Des yeux de votre époux, je vois couler des larmes.

De ce tableau touchant, combien vous jouissez!

Vous ne respirez plus, vous vous attendrissez;

Votre fille pour vous n'en devient que plus chère!

Et vous en sentez mieux le bonheur d'être mère.

Je ris de ces marmots qu'on voit, en pareil cas,

Enoncer tristement ce qu'ils n'entendent pas.

A quoi bon consacrer un ridicule usage?

Souffrons que les enfans aient l'esprit de leur âge.

Excusez mon refus, la raison l'a dicté.

D'ailleurs, ce compliment par vous sollicité,

Madame, sous vos yeux aurois-je pu le faire?

J'eusse oublié l'enfant pour songer à la mère.

On vous demande ainsi des vers, une chanson,
Pour des gens dont jamais vous n'avez su le nom.

L A F A U S S E P E U R .

Qu'as-tu donc ? Lysimon, depuis cinq ou six jours,
 Je te trouve chagrin et ta santé s'altère ?
 Serais-tu, par malheur, trompé dans tes amours ?
 Parle : avec ton ami, tu peux être sincère ;
 Dis-moi ce qu'il en est. — Je suis contrarié.
 J'aimais, je te l'avoue, avec idolâtrie,
 Un objet enchanteur, qui m'a sacrifié.
 — Qui donc ? explique-toi. — Tu connois bien Julie,
 Cette rare beauté, dont on voit tout Paris
 Admirer l'élégance au Jardin d'Idalie..... ?
 — Eh bien ! — C'est-là l'objet dont mon cœur est épris :
 C'est-là l'objet qui fait le tourment de ma vie.
 — Qui te trahit, dis-tu ? — Je n'en puis plus douter.
 — Je n'en crois rien. — Écoute et juge-la toi-même.
 — Pour te faire plaisir je veux bien t'écouter ;
 Mais souvent.... — Tu vas voir si la perfide m'aime ;
 Et si j'ai droit ou non de me mettre en courroux :
 Depuis quatre grands jours, chez elle retenue
 Par un farouche Argus, de son ombre jaloux,
 Qui veut, autant qu'il peut, la soustraire à la vue,
 Julie obtient enfin qu'on la conduise au bal :
 J'en suis instruit, j'y vole et cette fois j'espère,
 Si je puis l'emporter sur un destin fatal,
 Avoir un entretien que je crois nécessaire ;
 Mais je m'approche en vain d'un monde curieux,
 Dont le cercle bruyant me fatigue et l'obsède ;
 A peine un seul instant puis-je fixer ses yeux ?
 A mon juste dépit il me reste un remède ;
 Je crois pouvoir braver ce fâcheux contre-tems :
 Je sors, je cours chez moi et j'écris une lettre
 Où je peins mon ennui, mes tendres sentimens.....
 Tu ris?... — Oui, mais poursuis. — Je voulais la remettre,
 Pour être bien certain qu'elle lui parviendrait.
 Je m'en retourne au bal ; j'y trouve encor la belle ;
 Dans un coin de la salle elle se retirait ;

Un essaim de flatteurs bourdonnoit auprès d'elle :
J'avance ; elle me voit : un sourire malin
M'encourage à glisser mon épître amoureuse ;
J'essaye en vingt façons de rencontrer sa main :
Inutiles efforts ! cette capricieuse
Refuse obstinément d'adoucir mon malheur,
Ne veut pas recevoir ce gage de ma flamme ;
Et tu me crois aimé ? — Je ris de ton erreur :
C'est trop légèrement condamner une femme
Qui, bientôt, avec toi, cessera d'avoir tort.
Elle avoit ses raisons dont je veux bien t'instruire ;
En recevant ta lettre, il eût fallu la lire ;
Et Julie, à trente ans, ne sait pas lire encor.

Bonne répartie.

Chaque jour devant sa boutique,
Un Savetier né goguenard,
Voyant passer un Bossu bien comique,
Lui lançoit un malin regard,
Accompagné toujours d'un sourire ironique ;
Dont le Bossu piqué lui dit, maître Gaspard,
De votre impertinence, à la fin, je me lasse ;
Ici bas chacun vaut son prix :
Pourquoi donc, s'il vous plaît, riez-vous quand je passe ?
Pourquoi, dit le railleur, passez-vous quand je ris ?

La Tendresse conjugale, épigramme.

Ah ! s'écrioit Lucinde, où va-tu, cher époux ?
Dieux ! faut-il qu'un tombeau pour jamais te recèle ;
O mort ! frappe sur moi, je me livre à tes coups,
Mais accorde ses jours à ma flamme fidèle.

La mort, toujours ardente à saisir le moment,
Paroît le bras levé : Me voici, qui m'appelle ?
Personne?... Dépêchons. Et-ce vous ? — Non, vraiment ;
C'est mon mari, répond la belle.

*A Madame D. en lui envoyant un cachet, avec
cette devise : „Je n'aime que la Rose.,,*

Si tu doutes de ma franchise,
Quand je te jure *amour constant* ,
Jette un regard sur ma devise,
Et tu croiras à mon serment.

É N I G M E.

Enfant de l'art, enfant de la nature ,
Sans prolonger les jours, j'empêche de mourir ;
Plus je suis vrai, plus je fais d'imposture,
Et je deviens trop jeune à force de vieillir.

LOGOGRIPHE.

Que mon destin est rigoureux !
Pauvre petite créature ,
J'habite des déserts affreux ,
N'ayant pour nourriture ,
Que l'herbe de ces lieux.
Pour comble de misère ,
Un être insidieux
Me ravit la lumière ,
Pour fournir aux dieux de la terre
Certain ornement précieux.
Ainsi dans tous les tems , sage et sensible Hortence ;

Par un cruel arrêt du sort,
On a vu l'innocence
Victime du plus fort.
En vain dans mes sept pieds, timide, grelotante,
Je cherche mon salut, je voudrois le trouver;
Tentative impuissante!
Ils ne peuvent former
Qu'un titre intéressant, sous les loix d'hyménée;
Un pronom possessif, une négation;
Des bienfaits de Plutus la source fortunée,
Ce qui fait le tourment des rivaux d'Apollon;
Un élément perfide, une fleuve, une rivière;
Une époque vulgaire,
Une interjection;
Le sentiment fougueux qui porte à la vengeance.
Le . . . Mais il est bien tems de garder le silence.

C H A R R A D E.

Mon premier est assez souvent
Pour ton chat un régal friand;
Mon second couvre également
Le riche ainsi que l'indigent,
Et mon tout quoique fort pesant
Tourne toujours au gré du vent.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est :
Epingle. — Celui du Logogriphe est : *Bœuf* (où
l'on trouve : *Oeuf*). — Celui de la Charrade est :
Famine.

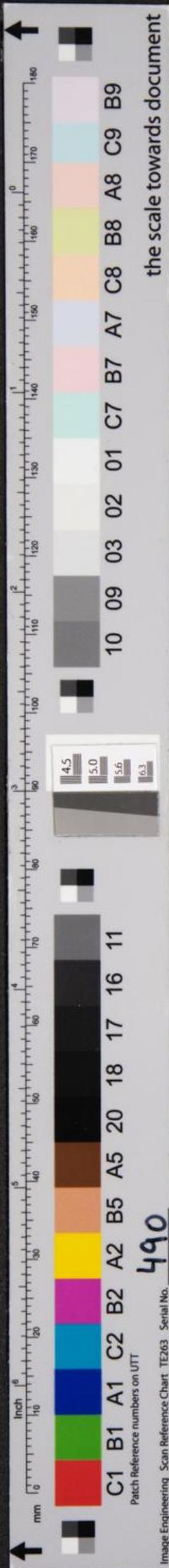
A NOS ABONNÉES.

Voilà, Mesdames, une année révolue, depuis que le désir de vous plaire nous a fait entreprendre ce journal. Vous l'avez accueilli ; le nombre de nos souscripteurs s'est accru successivement. Est-il une plus douce récompense que la faveur du beau-sexe ?

Après un an de constance, quelle est celle qui voudroit nous être infidelle?..... Nous comptons donc sur la continuation de votre suffrage, et nous ferons de nouveaux efforts pour le mériter.

Outre les costumes en pied, nous donnerons fréquemment des gravures supplémentaires qui offriront des bijoux (tels que chaînes de montre, colliers, médaillons, boucles d'oreilles, épingles et brasselets) des pièces d'horlogerie ou d'orfèvrerie, des meubles, un intérieur d'appartement, une voiture etc.) — Le prix restera le même: 12 florins pour un an, 6 florins pour six mois, et 3 florins pour trois mois.

Le Numéro 14, commençant le troisième trimestre de cette année, paroîtra le 1er. Juillet prochain.



the scale towards document

07)
 sort,
 nce
 fort.
 , timide, grelotante,
 udrois le trouver;
 ante!
 rmer
 les loix d'hyménée;
 ne négation;
 urce fortunée,
 rivaux d'Apollon;
 ve, une rivière;
 ire,

porte à la vengeance.
 ns de garder le silence.

R A D E.

z souvent
 al friand;
 galement
 ndigent,
 fort pesant
 ré du vent.

du précédent Numéro est:
 ogogriphe est: *Bœuf* (où
 Celui de la Charrade est:

e, depuis
ntrepren-
e nombre
ivement.
veur du

elle qui
nptions
t nous

nerons
qui of-
e, col-
les et
vrie,
e voi-
lorins
lorins

tri-
aillet





